Relecture spirituelle de ce que nous avons vécu
Intervention de sr Véronique Margron, Présidente de la CORREF
31 mars 2025

Je me demande comment les enfants survivent au chagrin
Christian Bobin

Cette parole de Christian Bobin dans un magnifique petit livre : *le Christ au coquelicot* me hante depuis bien longtemps. Comment les enfants survivent au chagrin ? Les enfants et l'enfance fracassée dans tout adulte dont la confiance, la foi, l'affection, l'admiration ont été trahies et piétinées par des violences sexuelles commises par des membres de l'Église, par des perpétrateurs, comme le dit l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau[1]. Rien que ce substantif me glace. Je sais pourtant qu'il est exact.

Des perpétrateurs qui ont transgressé, bafoué ce commandement pourtant fondamental de la Didachè[2] et qu'il faudrait mettre aux frontons des cœurs et des âmes de qui se déclare disciple du Christ et fils ou fille de l'Église du Christ :

« Tu ne tueras pas, tu ne seras pas adultère, tu ne souilleras point de garçons, tu ne commettras ni fornication, ni vol, ni magie, ni sorcellerie, tu ne tueras pas d'enfants par avortement ou après la naissance, ni ne convoiteras ce qui est à ton prochain.
Tu ne parjureras pas, ni ne feras de faux témoignages, ni ne médiras, ni ne garderas de rancune. Tu seras sans duplicité, en pensées et en paroles, car le double langage est un piège de mort. Ta parole ne sera ni mensongère ni vaine, mais pleinement agissante. »

C'est bien tout cela qui a été bafoué par des perpétrateurs en souillant les corps comme les âmes comme les volontés, les intelligences et la foi des enfances. Et par ceux qui ne les ont pas protégés.

De cela je ne peux – ni ne veux peut-être – me remettre.

1. La CIASE et ses suites : être affectée

La décision de la CIASE fut un moment de bascule. J'avais déjà rencontré et écouté, parmi des vies fracassées, des femmes et des hommes victimes, enfants ou adultes, de violence sexuelle commise par des membres de l'Église. Mais ils étaient – si j'ose dire – parmi d'autres. Avant même le rapport, il a fallu regarder en face, avec effroi, le caractère systémique, parfois

[1] Membre de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) de la CRR.
[2] La Doctrine des Douze Apôtres est le plus ancien texte chrétien en dehors du Nouveau Testament. Tradition apostolique propre à l'Orient et notamment à la Syrie, où elle a été vraisemblablement écrite dans la seconde moitié du Ier siècle.

même, j'ose le dire, systématique, des viols, des violences et des actes de barbarie infligés. Je ne sais s'il sera un jour possible de prendre la vraie mesure de cette déflagration, de ce gouffre sans fond. Pourtant c'est là que nous sommes, en tout cas, là où je suis.
Qu'ai-je appris en ce non-lieu du côtoiement du malheur, de la colère, du trauma insidieux et destructeur ?
La gravité, mais aussi l'importance vitale d'être affectée.
Forme passive pour dire qu'il s'agit de ce qui nous arrive par le fait d'être exposé à la douleur d'autrui. Consentir à la non-indifférence dirait Emmanuel Lévinas, et là, plier, être atteinte, affectée, entamée, transformée. Une impuissance indispensable je crois, pour se laisser instruire par l'autre souffrant, par chaque visage unique de victime, de témoin. Cette épreuve-là me renvoie à cette terrible parole de l'évangile : « ils regarderont celui qu'ils ont transpercé » (Jn 19, 37). Je pense du fond de mon âme, qu'il n'y a pas d'autre endroit pour apprendre, plutôt pour se laisser enseigner, encore et toujours. Oui, *ils regarderont celui qu'ils ont transpercé,* et non celui que d'autres auraient transpercé.
Plus de surplomb, de sachants, de rôle même, mais se recevoir de ces rencontres, de ces tragédies infligées à ces milliers d'enfants et d'enfances.
Se laisser affecter jusqu'au fond de l'âme qui alors rendent justes – peut-être – l'indignation, la capacité d'agir, le dur labeur de la pensée par tant de mal et de maux. Agir, penser « tout bas » pour paraphraser en partie le titre du magnifique dernier livre de Jeanne Benameur, « Vivre tout bas ». Agir « tout bas » car nous ne réparerons rien, fondamentalement, de l'irréparable. Mais ce qui est « sous le soleil »[3], nous devons le faire, de toutes nos forces, celles de notre responsabilité, de notre culpabilité.
C'est ici je crois qu'intervient la volonté de reconnaître et de restaurer. Au sens du philosophe Karl Jaspers : « la volonté de réparer n'est sérieuse et ne peut avoir sa portée morale que si la réparation résulte d'une refonte purificatrice de notre être »[4] « De là naissent le sérieux et la résolution. » « La conséquence c'est la modestie. » Nous transformer, nous « purifier », apprendre des autres, des victimes, de la société… Et faire.
Ce réel inqualifiable des atrocités commises, des vies arrachées et bouleversées, des cauchemars infligés pour la vie, est là. Il nous déloge, définitivement je crois, de toute certitude, de toute pensée qui voudrait boucler et prétendrait que nous pourrions tourner la page de tous ces crimes et ces malheurs commis et infligés dans nos communautés, par nos membres et tous ceux qui les ont couverts.
Il s'agit donc de prendre réellement en compte « (Ce) qui arrive arrive, et c'est au fond le seul événement digne de ce nom. », comme l'écrivait Jacques DERRIDA, dans *Le « Concept » du 11 septembre*[5]*.*
Mon maître en théologie morale, Xavier Thévenot, avait coutume de dire que pour que l'éthique commence, « il faut suspendre ses évidences ». Il n'est même plus nécessaire de suspendre, Il n'y a plus d'évidence tant le lieu même du religieux, du sacrement, du sacré a

[3] « Tout ce que ta main trouve à faire, fais-le avec la force dont tu disposes, car il n'y a ni travaux, ni projets, ni science, ni sagesse au séjour des morts où tu vas » (Quoelet 9, 10)
[4] La *Culpabilité allemande*, Ed de Minuit, 1948/1990, p. 121.
[5] Jacques DERRIDA, dans *Le « Concept » du 11 Septembre*, Paris, Galilée, 2003, p. 188

été au service de la prédation. Tant le crime est massif, en nombre, mais surtout peut-être, en conséquences délétères sur chaque victime.

2. Le sacré et le religieux

Je ne peux non plus me remettre de cela : la convocation du sacré, du religieux, comme constitutif de la violence sexuelle infligée. Manipulation du propos religieux, des rites, des sacrements, pour soumettre la victime, la culpabiliser, lui interdire toute révolte, pour même se faire croire à un consentement de cette victime, enfants comme adultes. Stéphane Audouin Rouzeau pose cette question terrifiante : *le dévoiement du sacré, du religieux, en se liant intimement à la perpétration, ne vient-il pas accroire la jouissance du perpétrateur lui-même ?* Dans de nombreuses écoutes de victimes, j'ai entendu cela : combien le recours au religieux, à ce qui ressemble à de la sorcellerie : utilisation d'hosties, de paroles bibliques, place de l'autel, de la vierge, sans même parler de la confession, semblait accroire la jouissance criminelle de la toute-puissance du perpétrateur. Il faudrait aussi évoquer ici la place de l'enfer et du diable qui vient sceller l'enfermement des victimes.

Mais que s'est-il passé ? que se passe-t-il ? L'obligation désormais de revisiter, à l'aune de ces crimes spirituels et de ces malheurs imposés, l'ensemble de la théologie, de nos lectures du corpus biblique, mais aussi de nos représentations de Dieu, de la religion, des « hommes ou des femmes de Dieu ». Là, nous ne sommes qu'au début de ce labeur de descente, de kénose, de dépouillement, pour rendre à la foi, à la parole de Dieu, à nos rites, leur force de vie pleine, en faveur de la reconnaissance de chacun comme enfant digne, comme fils et filles d'un Dieu qui fait vivre et rend libre. Et non plus pour faire mourir et posséder en son nom, un nom alors bafoué et piétiné.

Aujourd'hui, tentant de regarder toute cette désolation en face, sans euphémisme, sans déni, peut-être sommes-nous comme ces femmes qui voient le corps de l'être aimé mis en tombeau et tout s'écroule de ce qu'elles ont cru. Pourtant elles vont rester là.
Nous sommes là : devant le tombeau de nos assurances et de nos tranquillités, à la porte des enfers où tant de victimes furent précipitées. Là, envers et contre tout, il nous faut être et penser. Pas seuls. Pas sans d'autres compétences, ailleurs que dans nos seules sciences habituelles, mais du côté de la littérature, des sciences humaines et sociales. Pas sans les victimes qui le souhaitent et qui connaissent – malheureusement pour elles mieux que personne – les questions et les remises en question que nous devons affronter.

Oui cet événement de la confrontation à l'utilisation de religieux pour la perpétration de crimes et de destruction est terriblement notre « maître intérieur ».[6]

[6] Voir *L'Événement sera notre maitre intérieur*, pages choisies, Emmanuel MOUNIER, Préface de Jacques Le Goff, Parole et Silence, 2014.

3. Le mal.

Question du fond des âges, dès le récit de la tromperie du serpent puis du premier meurtre. Le mal, radical autant que banal, est ainsi cette intrication aussi scandaleuse et que mystérieuse entre le mal agir et le souffrir. Car sans le mal agir – et pas seulement des fauteurs mais bien de tout un monde autour, de l'Église – il n'y aurait pas le souffrir dont nous parlons ces deux jours ici. Le mal comme un sans fond. Le souffrir des victimes vient du mal agir des bourreaux et de leurs complices actifs ou passifs.
Ce à quoi il faut à nouveau consentir, non sans difficulté d'ailleurs, avec les révélations des atrocités vécues, des perversions des prévaricateurs, c'est que l'origine du mal nous échappe et nous échappera. Je pense qu'il faut vraiment y renoncer. Si la question du pourquoi est toujours légitime et même indispensable, de la part des victimes, de leur proche, le risque est de penser qu'il y aurait une réponse simple : la folie, la maladie ou la perversion de ces hommes ; le diable ; voire bien pire parfois : laisser entendre que la victime a été le vecteur de la tentation. Ou encore « l'époque », comme nous disons et entendons bien souvent. Autant d'impasses pour relativiser le mal. Nous avons aussi eu cette folie explicative de mettre sur une balance le bien et le mal. Comme si le bien supposé ou réellement accompli par un homme, une institution, pouvait contrebalancer le mal commis. Les victimes étant alors dans une balance, bénéfice risque qui glace le sang autant que l'âme ou l'intelligence. Car voilà, le mal est toujours total : celui fait à un enfant, à un humain, à la confiance, à la foi, au corps, à l'âme. Il ne peut être rendu relatif par rien. Tel un poison létal.
La place de la foi ici est bien de porter la question du pourquoi. La porter comme la bible de Genèse 3 à l'Apocalypse, en passant par cette heure de nuit : *mon Dieu pourquoi…* La porter, mais non la résoudre. La porter comme le Christ la prend sur lui en cette heure.

La porter, c'est entendre ce qu'affirme Ricœur, alors que son fils vient de se suicider : le mal devient *ce contre quoi on lutte* et *ce en dépit de quoi on espère*[7].
Tel est là où nous sommes, humainement, spirituellement et théologiquement. Manière d'assumer nos responsabilités, *agir tout bas*, œuvrer sans repos vers ce qui peut protéger enfin, réparer peut-être, en renonçant à être soi-même épargné par le souffrir et l'abîme des questions.
Agir, penser « en dépit du mal... » c'est là je crois l'espérance qui résiste. Faire face à l'injustifiable et à sa réalité, à ce qui excède toute pensée normative comme toute approche spéculative du mal comme privation, limitation ou simple travail de la négativité.

La seule réponse que nous ayons aujourd'hui à donner, encore et encore, c'est bien l'engagement. L'engagement qui manifeste notre honte de toutes nos complicités passives ou actives.
Face à la démesure du souffrir, ne peut répondre, jamais à la hauteur du souffrir et de son injustice foncière, que la persévérance de l'engagement et de l'action.

[7] *Le mal, Un défi à la philosophie et à la théologie*, Labor et Fides, 1986.

Les agressions commises, les emprises, les menaces, les humiliations, les tortures, visaient dans la personne victime l'anéantissement de son estime de soi, de son identité de sujet pour devenir l'objet de son agresseur, objet de sa domination sans partage. La première justice que nous devions alors à chacune doit être de rendre possible un *se* dire, *se* raconter et retrouver dans une *estime de soi* reconquise après la nuit où l'a plongé l'épreuve du tragique subi par les crimes commis et sa « silenciation » comme un commandement aussi pernicieux qu'efficace.

Que chacun puisse se dire, nous dire « *je suis,* en dépit de tout le mal dont j'ai été la victime ». *Je suis là. Debout, vivant, face à vous.*

Je me demande comment les enfants survivent au chagrin. Je ne sais. Mais ces enfants, ces enfances, ces adultes « vulnérabilisés », demandent avec larmes, colères et fatigues à pouvoir vivre suffisamment restaurés, avec cette plaie qui demeure vive. Mon espérance est que notre engagement résolu et constant, notre chemin « de purification » en partant des profondeurs où nous nous savons coupables – pour paraphraser encore Karl Kaspers, permettent de résister désormais au mal, de le voir, de le nommer, d'agir.

« On voudrait être un baume versé sur tant de plaies.[8] » Venu du fond de l'abîme, le souhait ultime du journal d'Etty Hillesum est aujourd'hui notre espérance. Espérons que faire justice par le labeur de la vérité, soit ce baume.

« Que chacun protège celui qui est près de lui et plus loin encore ceux qui ont besoin d'aide. C'est comme ça que les humains peuvent vivre et continuer. Il n'y a pas d'autre route. »[9]

Là est notre raison d'être au monde et à ce peuple martyr, aujourd'hui.

Sr Véronique Margron, op.
Présidente de la CORREF

[8] Etty Hillesum, *Une Vie bouleversée*, Points Seuil, 1995, p. 246.
[9] Jeanne Benameur, *Vivre tout bas,* actes sud 2025, p. 107